

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Un drame dans les airs

(Suite)

Et en effet, le général Jourdan proclama hautement les secours qu'il avait retirés des observations aéronautiques. Eh bien ! malgré les services rendus à cette occasion et pendant la campagne de Belgique, l'année qui avait vu commencer la carrière militaire des ballons la vit aussi terminer ! Et l'Ecole de Meudon, fondée par le gouvernement, fut fermée par Bonaparte à son retour d'Egypte ! Et cependant, qu'attendre de l'enfant qui vient de naître ? avait dit Franklin. L'enfant était né viable, il ne fallait pas l'étouffer.

L'inconnu courbant son front sur ses mains, se prit à réfléchir quelques instants.

Puis, sans relever la tête, il me dit :

—Malgré ma défense, monsieur, vous avez ouvert la soupape ?

Je lâchai la corde.

—Heureusement, reprit-il, nous avons encore trois cents livres de lest !

—Quels sont vos projets ? dis-je alors.

—Vous n'avez jamais traversé les mers ? me demanda-t-il.

Je me sentis pâlir.

—Il est fâcheux, ajouta-t-il, que nous soyons poussés vers la mer Adriatique ! Ce n'est qu'un ruisseau ! Mais, plus haut, nous trouverons peut-être d'autres courants ?

Et, sans me regarder, il délésta le ballon de quelques sacs de sable. Puis, d'une voix menaçante :

—Je vous ai laissé ouvrir la soupape, dit-il, parce que la dilatation du gaz menaçait de crever le ballon ! Mais n'y revenez pas !

Et il reprit en ces termes :

—Vous connaissez la traversée de Douvres à Calais faite par Blanchard et Jefferies ! C'est magnifique ! Le 7 janvier 1785, par un vent de nord-ouest, leur ballon fut gonflé de gaz sur la côte de Douvres. Une erreur d'équilibre, à peine furent-ils enlevés, les força à jeter leur lest pour ne pas retomber, et ils n'en gardèrent que trentelivres. C'était trop peu, car le vent ne fraîchissant pas, ils n'avançaient que fort lentement vers les côtes de France. De plus, la perméabilité du tissu faisait peu à peu dégonfler l'aérostat, et au bout d'une heure et demie les voyageurs s'aperçurent qu'ils descendaient.

—Que faire ? dit Jefferies.

—Nous ne sommes qu'aux trois quarts du chemin, répondit Blanchard, et peu élevés ! En montant, nous rencontrerons peut-être des vents plus favorables.

—Jetons le reste du sable !

Le ballon reprit un peu de force ascensionnelle, mais il ne retarda pas à redescendre. Vers la moitié du voyage, les aéronautes se débarrassèrent de livres et d'outils. Un quart d'heure après, Blanchard dit à Jefferies :

—Le baromètre ?

—Il monte ! Nous sommes perdus, et cependant voilà les côtes de France !

Un grand bruit se fit entendre.

—Le ballon est déchiré ? dit Jefferies.

—Non ! la perte du gaz a dégonflé la partie inférieure du ballon ! Mais nous descendons toujours ! Nous sommes perdus ! En bas toutes les choses inutiles !

Les provisions de bouche, les rames et le gouvernail furent jetés à la mer. Les aéronautes n'étaient plus qu'à 100 mètres de hauteur.

—Nous remontons, dit le docteur.

—Non, c'est l'élan causé par la diminution du poids ! Et pas un navire en vue, pas une barque, à l'horizon ! A la mer nos vêtements !

Les malheureux se dépouillèrent, mais le ballon descendait toujours !

—Blanchard, dit Jefferies, vous deviez faire seul ce voyage ; vous avez consenti à me prendre ; je me dévouerai ! Je vais me jeter à l'eau, et le ballon soulagé remontera !

—Non, non ! c'est affreux !

Le ballon se dégonflait de plus en plus, et sa concavité, faisant parachute, resserrait le gaz contre les parois et en augmentait la fuite !

—Adieu, mon ami ! dit le docteur. Dieu vous

au-dessous de la nacelle. Tout cela était effrayant !

—Descendons ! m'écriai-je.

—Descendre, quand le soleil est là, qui nous attend ! En bas les sacs !

Et le ballon fut délesté de plus de cinquante livres !

A trois mille cinq cents mètres, nous demeurâmes stationnaires. L'inconnu parlait sans cesse. J'étais dans une prostration complète, tandis qu'il semblait, lui, vivre en son élément.

—Avec un bon vent, nous irions loin ! s'écria-t-il. Dans les Antilles, il y a des courants d'air qui font cent lieues à l'heure ! Lors du couronnement de Napoléon, Garnerin lança un ballon illuminé de verres de couleur, à onze heures du soir. Le vent soufflait du nord-ouest. Le lendemain au point du jour, les habitants de Rome saluaient son passage au-dessus du dôme de Saint-Pierre ! Nous irons plus loin... et plus haut !

J'entendais à peine ! Tout bourdonnait autour de moi ! Une trouée se fit dans les nuages.

—Voyez cette ville, dit l'inconnu ! C'est Spire ! Je me penchai en dehors de la nacelle, et j'aper-

çus un petit entassement noirâtre. C'était Spire. Le Rhin, si large, ressemblait à un ruban déroulé. Au-dessus de notre tête, le ciel était d'un azur foncé. Les oiseaux nous avaient abandonnés depuis longtemps, car dans cet air rarifié leur vol eût été impossible. Nous étions seuls dans l'espace, et moi en présence de l'inconnu !

—Il est inutile que vous sachiez où je vous mène, dit-il alors, et il lança la boussole dans les nuages. Ah ! c'est une belle chose qu'une chute ! Vous savez que l'on compte peu de victimes de l'aérostation depuis que Pilâtre des Rosiers partit avec Romain, de Boulogne, le 13 juin 1785. A son ballon à gaz il avait suspendu une montgolfière à air chaud, afin de s'affranchir, sans doute, de la nécessité de perdre du gaz ou de jeter du lest. C'était mettre un réchaud sous un tonneau de poudre ! Les imprudents arrivèrent à quatre cents mètres et furent pris par les vents opposés, qui les rejetèrent en pleine mer. Pour descendre, Pilâtre voulut ouvrir la soupape de l'aérostat, mais la corde de cette soupape se trouva engagée dans le ballon et le déchira tellement qu'il se vida en un instant. Il tomba sur la montgolfière, la fit tourner et entraîna les infortunés, qui se brisèrent en quelques secondes.

Je ne pus répondre que ces mots :

—Par pitié ! descendons !

Les nuages nous pressaient de toutes parts, et d'effroyables détonations, qui se répercutaient dans la cavité de l'aérostat, se croisaient autour de nous.

—Vous m'impatientez ! s'écria l'inconnu, et vous ne saurez plus si nous montons ou si nous descendons !

Et le baromètre alla rejoindre la boussole avec quelques sacs de terre. Nous devions être à seize mille pieds de hauteur. Quelques glaçons s'attachaient déjà aux parois de la nacelle, et une sorte de neige fine me pénétrait jusqu'aux os. Et cependant un effroyable orage éclatait sous nos pieds, mais nous étions plus haut que lui.

—N'ayez pas peur, me dit l'inconnu. Il n'y a que les imprudents qui deviennent des victimes. Olivari, qui périt à Orléans, s'enlevait dans une montgolfière en papier ; sa nacelle, suspendue au-dessous du réchaud et lestée de matières combustibles, devint la proie des flammes ; Olivari tomba



Le ballon se dégonflait de plus en plus. —Page 309, col. 2

conserve !

Il allait s'élancer, quand Blanchard le retint.

—Il nous reste une ressource, dit-il. Nous pouvons couper les cordages qui retiennent la nacelle et nous accrocher au filet ! Peut-être le ballon se relèvera-t-il. Tenons-nous prêts ! Mais... le baromètre descend ! Nous remontons ! le vent fraîchit ! Nous sommes sauvés !

Les voyageurs aperçoivent Calais ! Leur joie tient du délire ! Quelques instants plus tard, ils s'abattaient dans la forêt de Guines.

Je ne doute pas, ajouta l'inconnu, qu'en pareille circonstance, vous ne prissiez exemple sur le Dr Jefferies !

Les nuages se déroulaient sous nos yeux en masses éblouissantes. Le ballon jetait de grandes ombres sur cet entassement de nuées et s'enveloppait comme d'une auréole. Le tonnerre mugissait